

hommage à Babar pour son cinquantième anniversaire

par Maurice Sendak

Lorsque Babar s'est réfugié à Paris, fuyant la jungle en 1931, il n'est, hélas, pas passé par Brooklyn. S'il s'était trouvé sur mon chemin, comme j'aurais accueilli le petit éléphant orphelin et l'aurais comblé de tendresse. Quel dommage qu'il ne soit pas venu chez moi ; un peu de son aimable esprit et de sa sagesse aurait pu déteindre sur un enfant alors largement dominé par des émotions incontrôlées. Lorsqu'enfin j'ai fait sa connaissance, j'étais un jeune artiste ; c'était au début des années cinquante, il était trop tard. A cette époque, nourri de *Sturm und Drang*, je condamnais intérieurement les histoires de Babar pour ce que j'estimais une approche trop raisonnée de la vie : typiquement français, disais-je alors. Là-dessus, j'avais raison, mis à part le côté négatif de ma conclusion. Aussi, en dépit de mon admiration pour l'ensemble de la série, son ton de Gaulois, que je taxais d'exotisme, continuait de m'irriter. Si j'aimais les Babar, c'était uniquement pour leur merveilleux graphisme.

En somme les Français, au début du siècle, avaient pratiquement réinventé le livre illustré. Avec l'œuvre d'André Hellé, Edy Legrand, Boutet de Monvel, Félix Vallotton et Pierre Bonnard, Brunhoff partageait une liberté et un charme, une fraîcheur de vision qui captive et coupe le souffle. Tel un poème étonnant, le jeu de quelques phrases et de nombreuses illustrations, que l'on appelle couramment livre d'images, est une forme d'expression difficile, exquise, et qui peut très facilement être manquée ; peu l'ont maîtrisée. Les réussites sont si ingénieuses et profondes qu'elles devraient légitimement prendre place auprès d'œuvres d'art "adultes" d'un raffinement comparable.

Jean de Brunhoff était passé maître dans cette forme d'art. Entre 1931 et 1937 il a produit une œuvre qui a définitivement changé la face du livre illustré. Sans aucun doute il n'avait pas une telle ambition. Comme William Nicholson, qui

créa deux des meilleurs livres d'images anglais, *Clever Bill* et *The Pirate Twins*, pour amuser ses enfants, Brunhoff, inspiré par sa femme et ses jeunes fils, créa Babar.

Jean de Brunhoff naquit en 1899. Son père, Maurice, Français d'origine balte et suédoise, était éditeur de revues d'art et, notamment, du très beau *Programme des Ballets russes de Serge Diaghilev*. Jean, en fait, appartenait à une famille d'éditeurs ; son frère Michel était rédacteur en chef de *Vogue* ; son beau-frère Lucien Vogel publiait *Le Jardin des Modes* et plus tard *Vu*. Jean était peintre ; il se situait quelque part à la lisière du courant d'avant-garde. En 1924 il épousa la pianiste Catherine Sabouraud dont on ne pourra jamais oublier qu'elle a, un jour de 1931, inventé l'histoire du petit éléphant pour amuser ses deux jeunes fils, Mathieu et Laurent. Les enfants enthousiastes racontèrent l'histoire à leur papa, et ainsi commença Babar.

Mon indifférence première à l'égard de l'œuvre de Brunhoff représentait, quand j'y repense, un aveuglement curieux et significatif. Je travaillais, à l'époque, avec acharnement pour apprendre ce qu'était un livre d'images et, plus exactement, ce qu'il pouvait être. Cet apprentissage consistait surtout à fondre comme un oiseau de proie sur les œuvres de Randolph Caldecott, Beatrix Potter, William Nicholson et Edward Ardizzone, pour y prendre ce qui convenait le mieux aux créations que je projetais. Cela se passait dans les années cinquante. J'étais alors frais émoulu du divan de l'analyste et malheur à l'œuvre qui ne signalait pas clairement son obédience freudienne. Animé par la ferveur proverbiale des convertis, je me précipitai avec une hâte désordonnée au cœur même de ce que j'estimais le problème non résolu de Babar : la mort de sa mère, naturellement.

Je n'étais jamais tout à fait parvenu à me débarrasser de cette mort. C'était pour moi un point crucial de la littérature enfantine. L'ai-

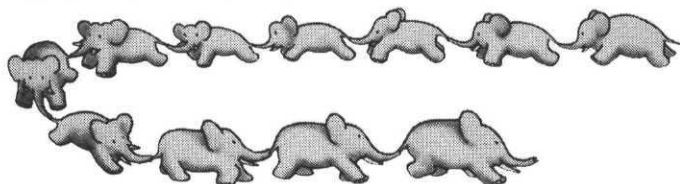
sance et le calme remarquables avec lesquels Brunhoff brisait la vie de son bébé éléphant me paralysaient. Une petite enfance suprêmement heureuse, perdue après seulement deux doubles pages, et puis, comme en un cauchemar trop semblable à la vie, Babar cruellement et arbitrairement privé de sa mère aimante, quittant brutalement cette petite enfance (la jungle innocente) et pénétrant au galop dans un univers douillet qui le poussait à l'oubli (Paris, à quelques pâtés de maisons de cette jungle). C'est là qu'il entre fièvreusement dans la vie adulte, la culture, les coutumes, toutes les apparences, pour masquer le traumatisme horrible de cette mort inutile. Du moins c'est ainsi qu'elle m'apparaissait alors. Pourquoi, me demandais-je, nous offrir la mort d'une mère, et ensuite nous priver de nous vautrer jusqu'à l'écœurement dans ses affreuses répercussions psychologiques ? Pourquoi en fait ne pas revenir en arrière et trouver un motif moins fortuit à la fuite de Babar loin de la jungle ? La solution me paraissait facile. Au total je jugeais que cette mort avait un côté châtimement gratuit, qu'il s'agissait d'un événement provoqué puis escamoté de façon déconcertante. Mais j'étais passé à côté de la question. Il me fallut des années de contact avec l'œuvre de différents artistes, années au cours desquelles j'ai remis en question ma propre définition du livre d'images, années de maturation qui m'ont permis de parfaire mon opinion sur Babar. Aujourd'hui, après plus de trente ans, Babar est au cœur de ma conception sur ce qui fait qu'un livre d'images devient un livre d'art. Les illustrations sont étroitement liées au style faussement facile d'une prose-poésie dont l'aisance est stupéfiante. Les images, plus qu'un simple écho du texte, enrichissent et étendent l'univers de Babar.

Laurent de Brunhoff, le fils aîné de Jean, et moi sommes des confrères et de vieux et bons amis. C'est en grande partie Laurent qui m'exhorta à sortir de ma frénésie freudienne, sans jamais nier l'existence de ces pistes révélatrices dans le Babar de Jean. Il m'aida à faire évoluer mon interprétation intransigeante de l'œuvre de son père vers une compréhension plus pondérée et plus directe.

Au cours de l'été 1977, Laurent m'invita dans sa maison familiale. Nous prîmes le train à la gare Saint-Lazare jusqu'au petit village d'Épône

puis nous fîmes une marche mémorable de trois kilomètres dans la vallée de la Seine jusqu'à sa demeure. C'est une maison de pierre, ancienne, plutôt simple, entourée d'un haut mur et couverte de lierre. Marie-Claude et Anne, la femme et la fille de Laurent, étaient là pour m'accueillir. Dans le jardin je rencontrai Mme Jean de Brunhoff, une femme de soixante-dix ans, belle et merveilleusement jeune, et le plus jeune frère de Laurent, Thierry. Je me rappelle la paix réconfortante du lieu, un chat à l'affût nommé Ursule, et une promenade de six kilomètres à travers les champs de blé, les coquelicots et les roses, sans que jamais on perdît de vue la Seine. C'est cette paix et cette détente qui me frappèrent le plus — non pas une tranquillité qui isole et déconcerte mais plutôt le soleil et la paix d'un bon dimanche à la campagne. On respirait un air d'intimité et de vie familiale et c'était merveilleusement bon. Si je m'étends sur cet épisode c'est parce qu'il s'imprime avec une grande précision dans mon esprit lorsque je relis Babar. Cette atmosphère familiale harmonieuse et prenante est l'essence même de Babar. Il serait trop simple de dire que ma journée chez les Brunhoff m'aïda à me situer par rapport à Babar, mais c'est un peu cela.

Il semble que Jean de Brunhoff ait été obligé à l'allusion. Peut-être savait-il instinctivement — ce que j'avais encore à apprendre — que c'était la meilleure façon de toucher et d'enseigner les enfants. Le pur amusement, l'originalité du style, la vivacité de l'imagination cachent un thème sérieux et émouvant : un père écrivant à ses fils et exprimant son souci naturel de leur bien-être, de leur vie. A la fin de *Babar en famille*, le roi Babar dit : "Vraiment, ce n'est pas facile d'élever des enfants." Et c'est cette sévère sagesse qui se trouve au cœur des livres. Pourquoi était-ce un point essentiel dans la création de Babar ? Au début des années trente, Jean de Brunhoff contracta la tuberculose. Bettina Hürlimann, dans son excellent livre *Trois siècles de livres pour enfants en Europe*, suggère nettement que s'il n'avait pas été atteint de cette maladie, il n'y aurait peut-être jamais eu de Babar. Elle laisse entendre que les livres furent écrits par un jeune père proche de la mort, éloigné de ses enfants, pour qui c'était le seul moyen de rester en contact avec eux. Les souvenirs de Laurent ne concordent pas avec cette version. Il se rappelle tout le temps passé en famille "... les mois d'hi-



ver à la montagne, les mois d'été à la campagne, et entre-temps Paris". Il se rappelle également "la vision humoristique et bienveillante des gens et des choses" qui était naturellement celle de son père. Que Jean ait eu l'intuition de sa mort doit être vrai. Qu'il ait été un homme aimant, généreux est vrai aussi. Nous le voyons dans ses œuvres. Et, lors de mes nombreuses conversations avec Laurent, il était clair que Jean n'avait jamais communiqué à ses enfants les craintes et les regrets intimes qu'il ressentait certainement. Il mourut en 1937. Laurent avait alors douze ans et Thierry, le plus jeune, n'en avait pas encore trois. Le legs de Jean à sa famille et au monde brille dans les livres qui jaillissaient de sa plume au rythme extraordinaire de presque un par an entre 1931 et 1937. Ils laissent entrevoir, ainsi que l'a écrit Bettina Hürlimann, "ce qui était cher à la famille de Brunhoff sous les conseils d'un père affectueux" — conseils pour grandir en grâce et en bonté, pour faire face aux inévitables tempêtes de la vie.

L'amour de la famille et les circonstances de la vie qui donnèrent naissance à Babar expliquent la force et la sincérité qui sont au cœur même de ces livres. Cela aide également à expliquer l'équilibre émotionnel dont l'auteur ne perd jamais le contrôle. Et ici je reviens à mon premier jugement sur Babar, mais sous un éclairage nouveau et avec une sympathie profonde. Ces livres sont si français au sens traditionnel, pleins d'idées qu'on dirait désuètes sur les hommes, les femmes, les mœurs. Mais toujours, en filigrane, l'accent est mis sur l'apprentissage chez un enfant (un enfant éléphant) de la liberté individuelle et de la personnalité par la maîtrise de soi. Cette maîtrise n'est pas le résultat d'une contrainte, mais elle est plutôt la conscience des choix de comportements, le sentiment que certains choix sont meilleurs que d'autres. "Voyez-vous, dans la vie, il ne faut jamais se décourager", dit la Vieille Dame. "Travaillons avec gaieté et nous continuerons d'être heureux" (p. 47). Dans *Le roi Babar*, une journée merveilleuse tourne soudain au cauchemar. Babar est presque submergé par l'arbitraire du désastre. Mais un rêve le reconforte, une vision : de "gracieux éléphants ailés qui chassent le Malheur loin de Célesteville et ramènent avec eux le Bonheur. A ce moment, il se réveille et se sent mieux" (page 44). Il comprend qu'il faut la patience avec soi-même et la persévérance pour être heureux. C'est un état qui se mérite.

Parmi les livres de Jean, mon préféré, *Le voyage de Babar*, est plein des tours inquiétants et drôles du destin. Pour une fois, la seule dans toute la série, Babar perd son bel équilibre et fait une bonne colère. C'est Céleste qui l'en sort.

Tous deux se reconforment mutuellement dans les moments de tension. Ici ils viennent à bout de nombreuses crises et, avec la bonne Vieille Dame en remorque, se précipitent à la montagne, "pour respirer le bon air et faire un peu de ski". A ce point de l'histoire, le livre marque une pause pour que nous puissions examiner à loisir la prodigieuse double page où l'on voit Babar, Céleste et la Vieille Dame descendant calmement les pentes suisses (pages 36-37). Image pleine d'intense concentration, adoucie par le plaisir sensuel du sport préféré des Brunhoff.

Les proportions sont essentielles dans les dessins de Brunhoff. Les formats immenses dont on se délecte, les compositions larges et imposantes des premières éditions de Babar n'ont rien perdu de leur splendeur. Elles sont aussi agréables à l'œil et aussi parfaitement originales que d'autres œuvres de cette belle et exceptionnelle période de l'art français. Ces anciennes éditions, victimes du coût élevé de la fabrication, sont épuisées depuis des années. Les enfants, hélas, ne peuvent plus "grimper" dans un livre de Babar*.

Personne avant, et bien peu depuis, n'ont utilisé l'illustration en double page avec un résultat aussi éblouissant et un tel sens dramatique. Lorsque Babar et Céleste sont faits prisonniers, on a une scène de cirque spectaculaire. Le bel arc rouge qui encadre le sol de l'arène est aussi un symbole parfait de leur détention dorée. Il y a là un tour de force dans la composition et un exemple parfait de l'habileté de Brunhoff dans le contrepoint. Sans aucun doute l'artiste s'amuse énormément. Il s'est mis en scène lui-même, il est ce jeune homme assis dans l'assistance et qui mesure Céleste avec le plus grand sérieux pour faire son portrait, pinceau et crayon déployés (pages 28-29). La ligne de texte sous l'image est si simple que l'art éclate littéralement au-dessus des mots. On a l'impression d'entendre l'air de trompette de Babar. Ces livres sont pleins de musique, au propre et au figuré. La ravissante image du théâtre dans *Le roi Babar* (pages 28-29), dont tous les éléments architecturaux sont une fantaisie "éléphantine", est accompagnée (tout au moins pour moi) de la plus délicieuse des musiques de harpe, celle de Rameau peut-être. Et lorsque, dans le même livre (pages 36-37) la scène de la grande parade s'ébranle en une marche joyeuse, Berlioz conviendrait merveilleusement. Soit dit en passant, les images bougent réellement au rythme des pas, si vous gardez l'œil sur les pieds massifs des éléphants martelant le sol en mesure. La couleur, les costumes, la haute comédie mêlée à une solennité touchante, se fon-

* Depuis quelques années les albums Babar ont été réédités en fac-similé, chez Hachette d'abord, et maintenant à l'École des loisirs.

dent en une composition caractéristique qui semble ingénieusement simple au premier abord mais est, en fait, d'une extravagante complexité. C'est une des images de Babar que je préfère. Et elle permet une magnifique interprétation psychologique. La fête saisit Babar et tous les habitants de Célesteville au comble du bonheur et de la sécurité. Tout de suite après, en une série de rapides vignettes, dans le style des bandes dessinées, tellement différent de la grandeur des images précédentes que c'en est choquant, nous voyons la détérioration de ce bonheur : la Vieille Dame manque mourir d'une piqure de serpent. Il y a une rupture dans la composition, qui ne retrouve son unité qu'à la double page représentant la vision de Babar (pages 44-45) et, ce qui n'est pas étonnant, tout à fait à la fin, où l'on nous offre une version réduite de la même parade. Elle est toujours menée par le joyeux Zéphir, portant cette fois un drapeau avec l'inscription "Vive le bonheur" (page 48).

Babar en famille est le plus émouvant de la série. Comme Babar est heureux d'être le père de trois petits éléphants ! Il sait bien leur manifester sa tendresse. Après tout, sa brève enfance a baigné dans un amour maternel intense et pleinement heureux. Et comme tous les éléphants avisés, Babar n'oublie pas. Il n'oublie jamais la Vieille Dame et il n'oublie jamais sa mère. "Souvent, debout à sa fenêtre, il pense tristement à son enfance, et pleure en se rappelant sa mère." Bien que Babar ait trouvé dans la Vieille Dame une merveilleuse seconde mère, cela n'efface pas sa première perte. Ce sentiment imprègne tous les livres mais l'auteur ne le laisse jamais submerger ou détruire l'assurance de Babar. C'est la vie qui intéresse et réjouit Brunhoff. Il reconnaît que la mort est inséparable de l'ordre des choses mais il n'en est jamais obsédé.

Arrivé à ce point, je ne puis m'empêcher de citer Laurent parlant de la mort du vieil éléphant roi dans *L'histoire de Babar*. "Je ne voudrais pas être cynique, dit-il, mais il meurt pour les besoins de l'intrigue, afin de laisser la place à Babar ! Et c'est fait de telle sorte que la mort apparaît comme une chose naturelle." Cela ressemble étonnamment à la mort de la mère de Babar. Et à la mort de Brunhoff lui-même, événement naturel qui fait avancer l'intrigue.

Ce précieux sens de ce qui est raisonnable, qui m'avait frappé au départ comme un manque de sensibilité, m'émeut et m'excite maintenant. Babar, "l'excellent petit éléphant", mérite son royaume. Il est noble, assurément, et c'est en faisant la preuve de sa valeur intérieure qu'il obtient sa position dans la vie. Mais les leçons de Brunhoff sont suggérées de façon à la fois si juste et humoristique, si attirante, qu'elles sont irrésis-

tibles. La grâce et le charme graphique se suffisent presque à eux-mêmes, mais rejeter le message c'est rejeter la pleine signification du génie de Jean de Brunhoff. J'aimerais approfondir ce point car il me semble que les Babar de Laurent de Brunhoff sont à la fois la continuation de l'ordre légué par son père et une lettre du fils répondant au père. Une lettre débordant de santé et de plaisir, confirmant toutes les plus chères espérances du père.

Bon anniversaire, Babar, à votre santé !

Copyright © 1981 by Maurice Sendak. Traduit de Babar's anniversary album, de Jean et Laurent de Brunhoff, introduction de Maurice Sendak, par autorisation de Random House, Inc. Traduction de Jacqueline Michaud pour la Joie par les livres.



Maurice Sendak: Turlututu chapeau pointu !
L'École des loisirs.



Jean de Brunhoff:
Les vacances de Zéphir.
Hachette.